que les musulmans ont coutume d'implorer dans les périls, et dont la phalange céleste animait le courage des assiégeants.

Dans les guerres de la croix, guerres d'extermination, les pieuses croyances n'opposaient pas toujours un frein à la barbarie; on y trouve fréquemment l'oubli du droit des gens, le mépris de la justice et de la foi jurée. Les chrétiens vainqueurs n'ont point de pitié, le sang des ennemis leur paraissait une offrande agréable à Dieu; au milieu des scènes de carnage, ils se croyaient à l'abri de tout reproche en appelant les Sarrasins des *chiens immondes;* lorsque le glaive avait moissonné la population désarmée des villes musulmanes, ils répétaient avec joie : « Ainsi ont été purifiées les demeures des infidèles. » Si les croisés se montraient barbares envers leurs ennemis, ils furent souvent admirables dans leurs rapports entre eux, et l'histoire contemporaine se plaît à nous rappeler l'esprit de justice, de charité, les nobles sentiments qui animaient les pèlerins sous les drapeaux de la croix. Dans le courant de ce récit, le lecteur a pu voir plus d'une fois le relâchement des mœurs et le scandale dans les armées chrétiennes, mais il a pu voir aussi de fréquents exemples d'édification. Dans cette multitude de pèlerins, où le crime et la vertu étaient également accueillis, il devait se trouver de très grands contrastes.

Les croisades, surtout les premières, nous présentent le spectacle de tout un peuple qui passe d'un pays dans un autre. On se tromperait si on pouvait croire que le plus grand nombre des pèlerins portaient les armes et combattaient sous les drapeaux du Christ. Il y avait à la suite des soldats de la croix une multitude comme dans toutes les grandes cités. On y trouvait des ouvriers, des hommes oisifs, des marchands, des pauvres et des riches, des clercs, des moines, des femmes, et jusqu'à des enfants au berceau. Les Écritures, qui nous ont représenté les misères, les passions, les vices, les vertus du peuple juif marchant à travers le désert, nous ont fait d'avance une histoire fidèle du peuple croisé, qu'on appelait aussi le peuple de Dieu.

Un historien du XIIe siècle nous peint assez bien la multitude dont nous parlons, en mettant ces paroles dans la bouche des femmes, des infirmes, des vieillards, qui partaient pour l'Orient : « Vous combattrez les infidèles, disaient-ils aux guerriers; pour nous, nous souffrirons pour la cause de Jésus-Christ. » Il est certain que jamais engagement ne fut mieux rempli de part et d'autre; jamais la bravoure et la résignation ne furent portées plus loin que dans une guerre qu'on peut justement appeler la guerre des héros et des martyrs.

Tandis que les guerriers de la croix combattaient ou se préparaient à la bataille, la multitude des pèlerins était en prière, faisait des processions, assistait aux prédications du clergé. Cette foule devait être plus malheureuse que les autres croisés; car elle ne pouvait se défendre dans les périls, et profitait rarement de la victoire. « Ayez soin des pauvres clercs et des faibles pèlerins, disait l'évêque Adhémar aux guerriers de la croix; ils ne peuvent comme vous combattre et se procurer les choses nécessaires à la vie; mais pendant que vous bravez les fatigues et les périls de la guerre, ils prient Dieu de vous pardonner tant de péchés que vous commettez tous les jours. »

Les habitudes et les délassements de la vie européenne avaient suivi les chrétiens dans leur belliqueux pèlerinage : la chasse, les jeux de hasard, les jeux militaires et la solennité des tournois remplissaient tour à tour les loisirs des batailles. La passion du jeu était commune aux Francs et aux Sarrasins; le sultan Kerboga jouait aux échecs lorsque les croisés sortirent d'Antioche pour lui livrer la bataille où son armée fut détruite. Pour connaître jusqu'à quel point les pèlerins portèrent souvent la passion du jeu, il suffirait de lire les règlements sévères publiés dans différentes croisades. Après la conquête de Constantinople, les simples chevaliers jouaient aux dés les cités et les provinces de l'empire grec. Les compagnons de saint Louis, pendant leur séjour à Damiette, jouaient jusqu'à leurs chevaux, jusqu'à leurs armes. Il n'était point de misères que le jeu ne fît oublier aux croisés. Après la captivité du roi de France, et lorsque les débris de l'armée chrétienne revenaient par mer à Ptolémaïs, le comte d'Anjou et le comte de Poitiers jouaient aux dés dans le vaisseau du roi; Joinville, qui était présent, nous rapporte que Louis IX, plein de colère, renversa la table de jeu, s'empara des dés, et jeta tout à la mer.

Les croisés avaient des règlements auxquels ils étaient soumis durant les expéditions d'Orient. Au siège d'Antioche, les lois punissaient sévèrement celui qui avait vendu à faux poids ou à fausse mesure, qui avait trompé dans l'échange des monnaies, ou dans un marché quelconque, *ses frères en Jésus-Christ.* On sévissait surtout contre ceux qui commettaient un larcin, ou se souillaient du crime de fornication ou d'adultère. Dans la troisième croisade, le roi de France et le roi d'Angleterre portèrent des peines rigoureuses contre les désordres et les crimes des pèlerins enrôlés sous les drapeaux de la croix. Frédéric Ier, en partant pour l'Asie, publia, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,* des lois pénales pour maintenir l'ordre dans

son armée. On coupait la main droite à un croisé qui en avait frappé ou blessé un autre. Comme il était important, pour l'approvisionnement des pèlerins, d'inspirer la confiance à ceux qui fournissaient ou vendaient des vivres, celui qui manquait à sa parole dans un marché, ou rompait un contrat par violence, était condamné à subir la peine capitale.

Il faut croire qu'indépendamment des lois générales proclamées par le chef de la croisade, chaque peuple avait porté en Orient ses coutumes, qui servaient de règles pour maintenir la subordination et rendre la justice à chacun des pèlerins; toutefois il ne nous reste que des vestiges épars de toutes ces législations diverses. Les croisés n'avaient le plus souvent d'autres lois que les préceptes de l'Évangile, et n'avaient à redouter dans leurs excès que le tribunal de la pénitence et les menaces de l'Église.

CHAPITRE XLIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET

A la vue de ces nombreuses armées qui s'en allaient d'Europe en Orient, on se demandait d'abord quel moyen on avait de pourvoir à leur entretien. Tous ces guerriers francs, qui ne restaient jamais plus de vingt ou de quarante jours sous les drapeaux des armées féodales, n'étaient guère en état de s'approvisionner pour ces guerres lointaines, qui duraient souvent plusieurs années. Chaque chef avait sans doute la pensée de s'approvisionner pour la route; mais tous ignoraient les difficultés des chemins, les distances qu'ils avaient à parcourir, et cette ignorance même retenait les croisés dans une sécurité malheureuse. Les troupes les mieux disciplinées pouvaient à peine atteindre Constantinople sans éprouver les horreurs de la faim.

Quand les pèlerins s'approchaient des côtes de la mer, des vaisseaux leur apportaient des provisions; mais ces secours n'arrivaient pas toujours à propos, et lorsque ces vivres arrivaient, les pèlerins qui manquaient d'argent n'en souffraient pas moins de la disette. Les habitants des pays que traversaient les croisés fuyaient à leur approche, emportant tout ce qu'ils avaient, de sorte que les chrétiens s'avançaient dans des contrées désertes et stériles, n'ayant pas même l'espoir que la victoire vînt à leur secours, et leur livrât la dépouille d'un camp ou d'une ville prise d'assaut.

Il ne s'agissait pas seulement de se procurer des vivres, mais de les